

Alternatives théâtrales

LES ARTISTES FACE AUX DÉFIS DE LA DIVERSITÉ :
SERGE-AIMÉ COULIBALY, CHORÉGRAPHE



"Kalakuta Republic", de Serge Aimé Coulibaly. Photo Sophie Garcia

Comment définiriez-vous votre travail de création artistique, envisagé à l'aune de la « diversité culturelle » ? Et que revêt selon vous ce terme devenu d'usage courant au sein des institutions culturelles ?

Dans le cadre de la création artistique, le terme diversité culturelle met plus en lumière le conservatisme des institutions culturelles, la complexe gestion de l'héritage colonial, et la déconnexion qu'il y a entre la réalité des grandes villes belges par exemple (Bruxelles, Anvers, Liège etc.) et la fixation passéiste que les institutions culturelles se font de ces villes. Bruxelles est une ville très multiculturelle, si on considère les différentes populations qui y vivent ; Bruxelles même, c'est la diversité incarnée. Du coup, mon travail de création artistique est complètement en phase avec

cette réalité et n'a pas besoin d'être identifié comme un travail à part, ou spécifique. Je suis en phase avec mon monde.

Avez-vous le sentiment de subir, à titre personnel, une inégalité de traitement en tant qu'artiste issu de l'immigration ; ou d'être victime d'une forme de stigmatisation, voire de ségrégation culturelle qui ne s'avoue pas en tant que telle ?

Ce n'est absolument pas un sentiment, c'est une réalité ! Regardez la programmation culturelle d'une année en Belgique : combien d'artistes issus de l'immigration y sont programmés ? Pour le dire plus crûment, combien d'artistes non blanc voit-on sur les scènes des théâtres conventionnés ? Je connais pas mal d'artistes incroyables qui jouent uniquement dans de petits centres culturels de périphérie, à l'occasion de « semaines de la solidarité » ou « de la diversité » ou quelque chose du genre.

Après m'être installé à Bruxelles et avoir travaillé avec Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui et autres artistes associés au Grand Bleu à Lille en France, j'ai demandé un rendez-vous à un établissement culturel connu pour son travail de recherche dans le domaine de la danse contemporaine ; on m'a répondu qu'ils ne travaillaient pas avec la danse africaine. Alors j'ai réécrit, précisant que j'étais bien sûr Africain mais que je faisais de la danse contemporaine. J'ai envoyé des liens vidéo. Mais on m'a à nouveau répondu désolé, nous ne travaillons pas avec ce type de danse...

Quand tu as un rendez-vous avec un théâtre qui ne te connaît pas, il faut vite sortir des noms, comme Alain Platel, pour qu'on commence à t'écouter. Après, pour qu'on regarde ton travail, c'est une autre histoire. Et quand on le regarde enfin, on trouve parfois que ce n'est pas assez « africain ». Alors que la personne que tu as en face de toi ne connaît souvent pas la création africaine contemporaine.

Plus généralement, les artistes issus de l'immigration souffrent-ils d'un déficit de visibilité sur les scènes européennes ? Ou au contraire d'une forme de promotion partisane et militante ?

Les artistes issus de l'immigration sont très rarement présentés dans des saisons théâtrales. C'est plus souvent des festivals qui leur sont dédiés, des temps forts ou des focus comme le focus Afrique, actuellement au festival d'Avignon et de Marseille. C'est assez drôle que les personnes qu'on croise tous les jours dans la rue, avec qui on vit au quotidien, ont besoin que la « diversité » soit emballée dans un label pour être acceptée... En ce

moment, il y a aussi une mode qui peut être considérée comme une forme de promotion partisane. Mais cette mode passera très vite. Et si le milieu artistique ne s'ouvre pas plus que ça, on verra 2 ou 3 artistes « issus de l'immigration » chaque année en Europe, et on se vantera d'être ouvert et multiculturel.

Considérez-vous que les théâtres manquent à leur mission de service public, pour la promotion de la diversité culturelle au sein de nos sociétés multiculturelles ?

J'ai souvent croisé des programmeurs de théâtre qui me disent : « J'aime beaucoup votre travail mais mon public ne comprendra pas ». En général, on pense à un seul type de public. On oublie très souvent les autres, ceux qu'on ne voit pas dans les salles. Et de toutes façons, le public demande à être surpris. Les personnes à la tête d'institutions culturelles préfèrent souvent faire plaisir à leurs tutelles et leurs conseils d'administration plutôt que de mener une vraie politique culturelle et artistique qui ferait avancer la société et qui contribuerait au rapprochement des citoyens. En tout cas, il y a encore beaucoup à faire.

Pensez-vous que l'audiovisuel, ou d'autres secteurs du spectacle vivant tels que la danse ou la musique par exemple, remplissent davantage leur mission de promotion de la diversité que le théâtre ?

Absolument ! Un metteur en scène peut te faire un grand discours sur les innombrables possibilités dans la création théâtrale, il bloquera si un noir doit jouer un Molière, où il n'y a pas de personnage noir. Hollywood avait bien imaginé un président noir alors que tout le monde pensait que c'était impossible dans la réalité. La musique a une longueur d'avance, la danse fait de grands pas. Mais dans tous les domaines, il y a encore des efforts à faire.

La recette éprouvée, avec un relatif succès, par certains théâtres privés issus du show business et de l'industrie du divertissement, à la façon du Comédie Club initié par Jamel Debbouze, est-elle transposable dans le cadre du théâtre d'art ?

Je crois que si nous arrêtons de voir les choses en noir, blanc, arabe, chinois, au moins dans le milieu artistique, nous pourrions aller vers un monde meilleur et culturellement beaucoup plus riche.

Si on offrait les mêmes chances à tous, en appréciant les compétences de chacun, on pourrait être surpris.

Peut-on dire que le spectacle vivant en Belgique est encore prisonnier d'un « système d'emplois » d'autant plus efficace qu'il ne se déclare pas comme tel, voire qu'il n'a pas conscience de lui-même ?

Je pense que oui...

Peut-on y voir la résurgence d'une histoire du théâtre marquée par son incapacité à penser l'altérité, comme le montrent les spectacles exotiques, freaks shows ou slide shows, dont Sarah Baartman la « vénus hottentote » ou « vénus noire », le clown Chocolat et la danseuse Joséphine Backer ne sont que les figures saillantes ?

Pour moi il est très difficile de séparer l'histoire, la politique et l'économie du travail artistique. L'Europe est en retard par rapport à l'évolution de l'Afrique. Elle reste par exemple souvent attachée à l'image de l'Afrique qu'elle a connue au temps des colonies. L'Europe a encore une vision très fantasmée du reste du monde.

Comment vous situez-vous par rapport à ces artistes pionniers cantonnés dans des rôles racisés, voire complètement essentialistes ?

J'ai toujours créé en tenant compte du contexte politico-social de l'Occident et de l'Afrique, par exemple. Je fais des choix esthétiques et artistiques par rapport à ce contexte politique et historique. J'ai l'impression d'être en mission : raconter le monde d'aujourd'hui, raconter mon monde, tel qu'il est, et non tel que les autres ont envie qu'il soit, et sans complexe.

Comment sortir d'un système de distribution où les comédiens issus de l'immigration sont le plus souvent relégués à des rôles subalternes, ou pire, à des rôles les conduisant à surjouer les stéréotypes ethniques ou raciaux imposés par la société, y compris quand on s'appelle Omar Sy ?

Quand on assiste au Récréâtrales, festival dirigé par Etienne Minoungou au Burkina Faso, on y voit de nombreuses créations théâtrales contemporaines avec des artistes formidables.

L'Europe a autant à apprendre du reste monde que le reste monde a à apprendre de l'Europe. Il faut souvent regarder plus loin que le pas de sa porte pour parvenir à réorganiser sa maison. On est beaucoup plus attaché au passé qu'on ne le pense.

Les États-Unis y arrivent tout doucement, principalement grâce à l'impulsion de créateurs et de producteurs noirs ou hispaniques.

Donc nous, créateurs issus de coopérations culturelles et artistiques, nous avons un grand rôle à jouer pour montrer de meilleurs exemples.

Le théâtre souffre-t-il d'une forme d'inconscient culturel colonial et si tel est selon vous le cas, comment le combattre ?

C'est indéniable. En parler, faire remonter le problème à la surface serait déjà un début.

On veut souvent faire semblant que des choses n'existent pas, les enterrer, alors que les affronter avec toutes leurs saletés permet d'entrevoir des solutions. On contourne les problèmes au lieu d'y faire face.

Comment élargir le recrutement des lieux de formation aux métiers de la scène et du plateau, sans pour autant tomber dans les travers et effets pervers d'une politique volontariste ?

Il faudrait multiplier et diversifier les espaces d'information pour que tout le monde se sente concerné et se dise : c'est aussi pour moi.

Quels sont, selon vous, les leviers par lesquels est susceptible de s'opérer la promotion d'artistes issus de cultures minorées ?

Pour moi, il ne faut pas créer de plateforme spécifique. Il faut être ouvert et réceptif à tout ce qui nous entoure. Les sociétés sont en pleines mutations et l'art et les artistes doivent être en première ligne de ce changement. Dans le monde d'aujourd'hui, avec de plus en plus de moyens de transport et de mobilité, les sociétés seront de plus en plus mélangées. Et c'est faire preuve de myopie que d'imaginer une société qui n'existe plus.

La « discrimination positive » importée du monde anglo-américain est-elle une solution efficace et légitime ?

Je ne suis partisan d'aucune forme de discrimination, même positive. Il faut juste regarder la société avec toutes ses couleurs.

propos recueillis par Laurence Van Goethem

Message posté sur Facebook le 26 juin 2016

Hier soir à Rome, j'étais face à l'une des expériences les plus confrontantes de ma vie de chorégraphe, formateur.

Invité pour donner des cours et créer un spectacle pour les masters en chorégraphie et en danse à l'Académie nationale de danse de Rome, qui est globalement la plus grande institution de danse d'Italie. Je me retrouve sans le voir venir face à un conservatisme inimaginable d'une partie de l'institution.

Au mois de mai, je viens donner 40 heures de cours sur les nouvelles tendances de la danse contemporaine qui s'est terminé de la plus belle manière. Des étudiants super enthousiastes, excités, certains en larmes par cette expérience de cours.

Retour au mois de juin pour créer le spectacle qui devait se jouer les 25, 26, 27 juin selon mon contrat, dans un programme avec les pièces d'autres chorégraphes. Je me rend compte à la sortie du programme que ma pièce a été éjectée du programme, sans que personne ne puisse me donner une explication valable; vu que personne n'a vu le travail que j'allais faire ça ne pouvait pas être un problème de qualité. Avec les 15 étudiants nous continuons les recherches et les répétitions et on réalise ensemble une pièce très forte, émouvante, poétique qui parle des étudiants eux mêmes, de notre société de l'enfermement et de l'intolérance.

Tous ceux qui ont pu voir un peu ce travail ont été touchés et les étudiants en premier qui trouvaient inadmissible que l'on ne puisse pas le présenter. Sans raison valable en plus hormis le fait que je suis le seul chorégraphe Noir pour ne pas dire Africain, et celui qui a aussi 6 étudiants chinois dans son spectacle. Et tenez-vous bien, impossible de faire aussi une présentation publique au sein de l'institution.

Alors, avec les étudiants nous avons décidé de monter sur la scène où on était sensé jouer après les spectacles homologués, pour présenter le travail aux amis, à la famille et collègues qui voulaient absolument le voir.

Après les applaudissements et le départ des artistes de cette première où on ne figurait pas.

Nous sommes montés sur le plateau.

3 fois nous avons essayé, 3 fois nous avons été interrompu.

J'ai alors crié très fort mon ras le bol et jeté l'éponge.

A 1h du matin après le départ des plus tenaces; mes braves interprètes et leur coordonnatrice (qui est aussi celle qui est à la base de mon invitation dans cette institution) ont tenu à danser le spectacle pour moi.

Après 2 verres de vin à 3h du matin et cet écrit, je me sens un peu mieux.

— La route est longue...

Merci à tous pour ces mots. Le courage il nous le faut à tous pour lutter contre l'ignorance, et l'intolérance. Quand on vient d'un pays comme le Burkina et qu'on voyage à travers le monde pour faire de la création contemporaine; on sait déjà que chaque action, c'est presque une bataille, pour mettre d'autres images dans la tête des gens, des images du monde d'aujourd'hui, de l'Afrique d'aujourd'hui et de demain. Qui ne sont pas forcément celle que la mémoire collective à imprimer depuis au moins 700 ans. Il y a juste 3 semaines, un musée français me demandait l'autorisation d'utiliser une partie d'une de mes chorégraphies dans la catégorie danse contemporaine exotique ☺ ayant pratiquement la même formation que la plupart des chorégraphes Européens + la partie Afrique je ne vois pas bien ce qui est exotique. Surtout dans cette pièce particulière, Bref... En janvier dernier, je faisais un post super fier, parce que la pièce que j'avais fait avec Marrugeku Compagny en Australie jouait dans l'Opéra mythique de Sydney. Quelques mois plus tard on m'empêche de présenter un travail avec des étudiants en fin d'année dans une école d'art en Italie. Ce qu'il y a de positif, c'est que ça te ramène les pieds sur terre et te rappelle que rien n'est gagné d'avance. En ce qui concerne l'affaire de l'académie, grâce à vos posts suggestions je suis en contact avec des journalistes d'Italie, de France et de Belgique, pour que cette histoire ne passe pas sous silence et serve à la marche instoppable du monde. Merci encore à tous.